

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Wallace Stevens

Volume 43, Number 3 (253), September 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32766ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Stevens, W. (2001). Poèmes. *Liberté*, 43(3), 109–124.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Poèmes*

Wallace Stevens

Traduit par Alain Cuerrier

Fabliau de Floride

La barque de phosphore
Sur la plage de palmiers,

S'éloigne dans le paradis,
Dans les albâtres
et les bleus de la nuit.

L'écume et les nuages font un.
Les monstres-lunes étouffants
Se dissolvent.

Emplis ta coque noire
Avec la blanche clarté de la lune.

Il n'y aura jamais de fin
À ce vrombissement des vagues.

* Poèmes extraits de *The collected poems*.

Une autre femme en pleurs

Chasse le malheur
De ton cœur trop amer,
Que le chagrin ne pourra adoucir.

Le poison croît dans cette pénombre.
C'est dans l'eau des larmes
Que s'épanouissent ses fleurs noires.

La cause magnifique de l'existence,
L'imagination, la seule réalité
Dans ce monde imaginé

Te laisse
Avec celui dont nul fantasma ne surgit,
Et tu es transpercée par une mort.

De l'apparence des choses

I

Dans ma pièce, le monde dépasse ma compréhension ;
Mais lorsque je marche je vois qu'il est fait de trois ou
quatre
collines et un nuage.

II

De mon balcon, je contemple l'air jaune,
Lisant là où j'ai écrit,
« Le printemps ressemble à une belle qui se dénude ».

III

L'arbre doré est bleu.
Le chanteur a rabattu sa cape sur sa tête.
La lune est dans les plis de la cape.

Les rideaux de la maison du métaphysicien

Il arrive que le flottement de ces rideaux
Soit plein de longs mouvements ; comme le lourd
dégonflement

De la distance ; ou comme les nuages
Inséparables de leurs après-midi ;
Ou le changement de luminosité, la tombée
Du silence, sommeil et solitude immenses
De la nuit, dans laquelle tout mouvement
Est inatteignable, comme le firmament
Qui, en s'élevant et s'effondrant, dénude
La dernière largesse, audacieuse à regarder.

Le thé au palais de Hoon

Pas moins parce que drapé de pourpre je descendis
Le couchant à travers ce que tu appelais
L'air le plus solitaire, pas moins étais-je moi-même.

Avec quel onguent avait-on aspergé ma barbe ?
Quels étaient les hymnes qui bourdonnaient près de
mes oreilles ?
De quelle mer s'agissait-il dont la marée m'a porté
jusque-là ?

Sorti de mon esprit l'onguent doré ruissellait,
Et mes oreilles produisaient les hymnes murmurés
qu'elles entendaient.
J'étais moi-même le compas de la mer :

J'étais le monde dans lequel je marchais, et ce que j'ai
vu
Ou entendu ou senti ne venaient que de moi ;
Et là je me suis senti plus réel et plus étrange.

Six paysages révélateurs

I

En Chine

Un vieil homme s'assoit

À l'ombre d'un pin.

Il voit un pied-d'alouette,

Bleu et blanc,

Bouger dans le vent,

À la limite de l'ombre.

Sa barbe bouge dans le vent.

Le pin bouge dans le vent.

Ainsi l'eau s'écoule

Au-dessus des mauvaises herbes.

II

La nuit est de la couleur

D'un bras de femme :

Nuit, la femelle,

Obscure,

Parfumée et souple,

Se dissimule.

Une mare d'eau brille,

Comme un bracelet

Secoué pendant une danse.

III

Je me suis mesuré

À un grand arbre.

Je trouve que je suis beaucoup plus grand,

Puisque j'arrive parfaitement à atteindre le soleil

De mon regard ;

Et que je parviens à atteindre le rivage de la mer
Avec mes oreilles.
Malgré tout, je déteste
la façon qu'ont les fourmis
D'entrer et de sortir de mon ombre.

IV

Lorsque mon rêve était à proximité de la lune,
Les plis blancs de sa robe
Étaient remplis de lumière jaune.
Les plantes de ses pieds
Rougeoyaient.
Ses cheveux étaient remplis
Par certaines cristallisations bleues
Issues d'étoiles
Peu éloignées.

V

Ni l'ensemble des couteaux des réverbères,
Ni les ciseaux des rues infinies,
Ni les maillets des coupoles
Et des grandes tours,
Ne peuvent sculpter
Ce qu'une seule étoile peut sculpter
De sa lumière traversant les feuilles de vigne.

VI

Les rationalistes, portant des chapeaux carrés,
Pensent à l'intérieur de pièces carrées,
En regardant le plancher,
En regardant le plafond.
Ils se limitent
Aux triangles à angles droits.
S'ils essaient les rhomboïdes,
Les cônes, les lignes sinueuses, les ellipses –
Comme, par exemple, l'ellipse de la demi-lune –
Les rationalistes porteraient des sombreros.

Théorie

Je suis ce qui m'entoure.

Les femmes le savent.

On n'est pas duchesse

À cent verges d'un attelage.

Ceux-ci d'ailleurs sont des portraits :

Un vestibule noir ;

Un lit haut gardé par des rideaux.

Ce sont simplement des exemples.

Treize manières de regarder un étourneau

I

Parmi vingt montagnes enneigées,
L'œil de l'étourneau était
La seule chose en mouvement.

II

J'étais partagé par trois désirs,
Comme un arbre
Dans lequel il y a trois étourneaux.

III

L'étourneau tournoyait dans les vents automnaux.
C'était un petit rôle d'une pantomime.

IV

Un homme et une femme
Font un.
Un homme et une femme et un étourneau
Font un.

V

Je ne sais ce que je préfère entre
La beauté des modulations
Ou la beauté des insinuations,
Le sifflement de l'étourneau
Ou l'après-chant.

VI

Les glaçons remplissaient la large fenêtre
De verroteries barbares.
L'ombre de l'étourneau
La traversait de long en large.
L'humeur
Traçait dans l'ombre
Une cause incompréhensible.

VII

Ô hommes minces de Haddam,
Pourquoi imaginez-vous des oiseaux ors ?
Ne voyez-vous pas la façon qu'ont les étourneaux
De circuler aux pieds des femmes qui vous entourent ?

VIII

Je connais des accents nobles
Et de lucides et inéluctables rythmes ;
Mais je sais également
Que l'étourneau est impliqué
Dans ce que je connais.

IX

Lorsque l'étourneau disparut de notre champ de vision,
Il laissa une marque à la marge
De l'un des nombreux cercles.

X

À la vue des étourneaux
Volant dans une lumière verte,
Même les putes de l'euphonie
Pousseraient des cris aigus.

XI

Il traversait le Connecticut
Dans un carrosse de verre.
À un moment une crainte le transperça,
En ce qu'il confondait
L'ombre de son équipage
Avec des étourneaux.

XII

La rivière s'écoule.
L'étourneau doit être en vol.

XIII

C'était le soir tout l'après-midi.
Il neigeait
Et bientôt il neigerait.
L'étourneau se percha
Sur les branches du cèdre.

Dieu est bon. C'est une belle nuit

Regarde, lune brune, oiseau brun, alors que tu te lèves
pour t'envoler,
Regarde la tête et la cithare
Sur le sol.

Regarde autour de toi alors que tu amorces ton vol, lune
brune,
Regarde le livre et le soulier, la rose étiolée
La porte.

C'était le lieu où tu es venue la nuit dernière,
Près d'où tu volais, volais sans jamais t'éloigner.
Encore, maintenant,

Dans ta lumière, la tête parle. Elle lit le livre.
Elle devient de nouveau l'érudite, cherchant de célestes
rendez-vous,

Tirant une maigre musique de la corde la plus rouillée,
Soutirant de ce qui reste de l'été la plus rouge
Des fragrances.

La chanson vénérable tombe de tes ailes fougueuses.
La chanson de l'immensité de ton âge transperce
La nuit fraîche.

Débris de la vie et de l'esprit

Il y a si peu de choses qui soient proches et chaudes.
C'est comme si nous n'étions jamais enfants.

Assieds-toi dans la pièce. À la faveur du clair de lune il
ressort

Que c'est comme si nous n'avions jamais été jeunes.

Nous ne devrions pas être réveillés. C'est de cela
Que sourdra une femme d'un rouge éclatant,

Et, debout dans des ors violents, brossera ses cheveux.
Elle prononcera d'un air pensif les mots d'une ligne.

Elle pensera à eux qui ne réussissent pas tout à fait à
chanter.

D'ailleurs, lorsque le ciel est si bleu, les choses chantent
d'elles-mêmes,

Même pour elle, déjà pour elle. Elle sera attentive
Et sentira que sa couleur est une méditation,

La plus joyeuse mais pas aussi joyeuse qu'auparavant.
Reste ici. Parle encore un moment de choses familières.

La maison était silencieuse et le monde était calme

La maison était silencieuse et le monde était calme.
Le lecteur devint le livre ; et la nuit d'été

Était comme l'être conscient du livre.

La maison était silencieuse et le monde était calme.

Les mots étaient prononcés comme s'il n'y avait pas de
livre,

Sinon que le lecteur se penchait au-dessus de la page,

Voulait se pencher, voulait vraiment être

Le lettré pour qui son livre dit vrai, pour qui

La nuit d'été est comme une perfection de la pensée.

La maison était silencieuse parce que cela devait être.

Le silence était en partie signification, en partie pensée :

L'accès à la perfection de la page.

Et le monde était calme. La vérité dans un monde calme,

Dans lequel il n'y a pas d'autre signification, elle-même

Est calme, elle-même est été et nuit, elle-même

Est le lecteur tard se penchant et lisant.

Lebensweisheitspielerei

De plus en plus faible, la lumière s'effondre
Dans l'après-midi. Les fiers et les forts
S'en sont allés.

Ce sont les médiocres qui demeurent,
Les fatalement humains,
Les natifs d'une sphère en décroissance.

Leur indigence est une indigence
C'est-à-dire, une indigence de la lumière,
Une pâleur étoilée qui s'éternise sur des fils.

Peu à peu, le dénuement
De l'espace automnal devient
Un regard, quelques mots prononcés.

Chaque personne nous touche complètement
Par ce qu'il est et comme il est,
Dans la grandeur surannée de l'annihilation.